

EVA

Craignant de rater l'arrivée de Nils, Eva pressa le pas. Elle traversa rapidement le bourg, déboucha sur le front de mer et vit avec soulagement que la navette n'avait pas encore accosté. Elle longea les pontons branlants des pêcheurs jusqu'au quai principal où se tenaient les femmes venues elles aussi attendre le navire. Sans surprise, elles ergotaient sur la brume de sable venue du Sahara qui s'acharnait à obscurcir le ciel. Eva n'avait ni l'intention de se mêler à la conversation ni celle de patienter en plein soleil. Sa peau blanche ne l'aurait pas supporté. Elle salua donc les commères d'un simple hochement de tête avant de se glisser à l'ombre de la station essence encore fermée. Au bout de quelques minutes elle dut se rendre à l'évidence : la navette avait du retard.

Malgré ses trois années passées sur l'île, Eva ne supportait toujours pas que son quotidien dépende de l'arrivée d'un bateau lequel dépendait lui-même de l'état de la mer. Tout ça dépassait son entendement et l'énervait au plus haut point. Face à l'inertie et à la nonchalance de la population, elle ne pouvait cependant qu'opposer un masque d'impassibilité lointain. Aussi avala-t-elle son amertume avec une grimace discrète et fit-elle semblant de s'accommoder de la situation.

Pour tromper son ennui, Eva se remémora Nils. Sans crier gare, une farandole de souvenirs joyeux alluma un sourire sur ses lèvres. Mais le défilé en charge de repeindre le débarcadère aux couleurs de l'arc-en-ciel ne dura guère. Un nuage morose se glissa insidieusement dans le joli ciel des souvenirs d'Eva pour y déverser son chargement de pluies acides. Lui revint en bouche l'amertume des cigarettes

qu'elle fumait avant de s'endormir. Seule. Eva ferma les yeux. Nils était sorti de sa vie. Jusqu'à ce qu'il lui téléphone la semaine dernière.

La bibliothèque de l'île l'avait contacté pour qu'il expose ses tableaux de sable et il avait accepté. Dans la foulée il avait appelé Eva, la seule connaissance qu'il avait sur l'île. Cette dernière s'en était réjouie et lui avait tout naturellement proposé de dormir chez elle. Il l'avait ensuite rappelée pour préciser qu'Anne, sa nouvelle compagne, serait du voyage. Placée devant le fait accompli Eva n'avait su refuser. Elle n'en revenait toujours pas et se maudissait de s'être laissée rouler dans la farine par ce petit malin de Nils. Car, à l'évidence, si elle poireautait ce matin sur le port, ce n'était pas pour accueillir un ami de longue date mais bien pour héberger un couple d'inconnus.

Sur le terre-plein écrasé de chaleur l'attente se prolongeait, interminable. Eva de plus en plus nerveuse, écaillait de ses ongles la peinture de la rambarde sur laquelle elle s'appuyait. Soudain une femme tendit le bras et toutes les têtes se tournèrent comme une seule vers le large. Eva sortit à temps de son abri pour voir la navette doubler la bouée rouge et surfer sur la vague avant de se présenter devant la digue. Le navire exécuta un demi-tour élégant dans le port et accosta en douceur le long du quai. L'équipage passa rapidement les aussières avant d'installer la passerelle permettant aux quelques passagers qui tenaient encore debout de débarquer sur la terre ferme. La traversée pourtant relativement courte était en général très agitée et peu de voyageurs avaient le pied suffisamment marin pour ne pas vomir leur petit-déjeuner.

Eva reconnut Nils sans peine. Son physique n'avait rien de particulier mais sa peau claire de métis le distinguait des

autres antillais qui se pressaient à la porte. De sa démarche féline il enjamba le surbau pour s'arrêter en haut de la passerelle. Il renifla l'atmosphère de l'île puis jeta un rapide coup d'œil sur le port. Si Eva s'était habillée avec application pour venir le chercher, Nils avait de son côté simplement enfilé un T-shirt blanc sur un short beige. Pourtant il se dégageait de son allure un attrait singulier.

Une jeune femme vint s'appuyer sur son épaule. Nils se retourna et prit sa main pour la guider vers la sortie. Éblouie par la lumière la petite chose blanche tressaillit avant de s'aventurer sur la première marche.

« Ainsi c'est à ça que ressemblait la fameuse Anne ! »

Certes la donzelle était jolie : longues jambes, taille fine, peau blanche légèrement hâlée, boucles blondes et petit nez en trompette. Probablement rasée et épilée de près, sentant bon le savon au beurre de karité. Mais pour l'heure elle avait perdu de sa superbe. Elle paraissait faible et nauséuse. Sa démarche était hésitante et elle manqua de se prendre les pieds dans une aussière.

Eva se précipita pour sauter au cou de Nils. Ce dernier visiblement ému de la voir répondit à ses embrassades chaleureuses. Il présenta rapidement les deux femmes et remonta à bord chercher ses affaires. Eva prit le temps de détailler Anne de la tête aux pieds avant de lui chuchoter qu'en dépit de son teint blême elle était magnifique. Puis faisant mine de se remémorer les conquêtes de Nils, elle lâcha sur un ton faussement détaché :

« Il faut dire qu'il a toujours su s'entourer de jolies femmes. »

Eva recula pour voir l'effet de sa perfidie. La bichette semblait sonnée. Trop facile.

Nils dut effectuer plusieurs voyages pour débarquer ses bagages et les trois cartons contenant ses tableaux de sable. Absorbé par ses affaires, il ne remarqua pas le visage défait d'Anne.

« Eva, je ne sais si le responsable de la bibliothèque a eu mon message et si quelqu'un vient récupérer mes tableaux.

— La bibliothèque est toute proche, mais tu ne pourras jamais porter tes cartons toi-même. Attends, je vais appeler Sandro, c'est mon voisin et il a un scooter. »

Dix minutes plus tard, Nils disparaissait sur le scooter de Sandro, emportant bagages et tableaux. Anne qui récupérait peu à peu du voyage se laissa conduire par Eva à travers les rues lumineuses du bourg. Cette dernière l'observait toujours en coin à la manière d'une araignée qui tire sur son fil pour apprécier la qualité de sa proie.

« Première visite sur l'île ?

— Non. J'y suis déjà venue en excursion à la journée. »

Anne trouva sa réponse trop fleur bleue. Elle mit un bidon de javel dans sa voix et poursuivit.

« Je ne pourrai jamais habiter un endroit pareil.

— L'île, ça se mérite ma chère ! Et franchement, c'est dommage de n'y passer qu'une nuit.

— Je sais, mais on doit rentrer demain. J'ai un spectacle samedi.

— Nils aurait pu rester.

— Il aurait même pu venir tout seul. Je ne suis là que parce qu'il a insisté. »

Le mensonge d'Anne fit son effet. Les deux femmes arrêterent leurs pas, se jaugèrent, se crispèrent et se relâchèrent. D'un accord tacite elles signèrent un pacte de non-agression puis reprirent leur marche sous le soleil.

Arrivée devant la bibliothèque, Eva passa la tête à la fenêtre pour se renseigner sur l'exposition. Un homme tiré à quatre épingles lui confirma que Nils et Sandro avaient déposé les tableaux et qu'il allait s'occuper de leur agencement dans la journée. Anne commençait à fatiguer.

« C'est encore loin ?

— Non, c'est la maison juste derrière la Poste.

— Je crois que je vais me reposer un instant, je me sens encore vaseuse. Je vous rejoins bientôt. »

Anne s'assit sous de grands amandiers face à un monument tout en colonnade dédié à Victor Schœlcher. La statue d'une blancheur éblouissante l'incitait à remettre ses idées en place. Elle hésitait. Devait-elle poursuivre cette journée qu'elle présentait mal engagée ou prendre ses cliques et ses claques ? Elle s'imagina un instant plaquer Nils et remonter dans le bateau. Mais l'idée d'affronter la mer lui donna immédiatement un haut-le-cœur.

Anne faillit demander à la statue ce qu'elle en pensait. Avait-elle eu raison de suivre les conseils qu'Émilie lui avait donnés pour sauver son couple.

« Allons Anne ! Profitez de ce voyage. Faites-vous plaisir ! »

La conviction de son amie avait eu raison de ses réticences. Anne avait cru à sa fable des retrouvailles et avait accepté d'accompagner Nils. Se faisant, elle s'était imaginé un séjour romantique. Nils aurait réservé un petit hôtel de charme avec vue sur la mer. Ils auraient marché le long de la plage. Il aurait pris sa main. Il lui aurait chuchoté les mots tendres qu'elle attendait. Ils auraient roulé dans le sable. Elle l'aurait laissé lui caresser la nuque et peut-être qui sait, lui aurait-elle pardonné. Mais, par souci

d'économie il avait fallu qu'il gâche tout en s'adressant à une ancienne connaissance pour les héberger.

Anne aurait pu se rétracter. Au lieu de cela, elle avait soulevé sa croix de pénitente et emboîté le pas de Nils. Le voyage en bateau avait été abominable. La chaleur était insupportable. Et il fallait maintenant qu'elle se tape les réflexions venimeuses de cette vipère d'Eva.

Une fois ses invités installés, Eva leur proposa de déjeuner chez Mimi, une paillote où elle avait ses habitudes. Elle y fit une entrée fracassante à la manière de la reine d'Angleterre en déplacement dans une de ses colonies. Une reine qui ramenait un couple de captifs venus de terres lointaines. Un couple qu'on pouvait admirer et toucher. Nils mal à l'aise commanda un punch aux cajous. Anne installa sa chaise dans le sable et leur tourna ostensiblement le dos pour fixer la mer. Sans plus se soucier des autres, elle laissa son regard suivre tour à tour l'ombre hypnotisante des palmes qui frémissaient sur la plage et l'ondulation des fines vaguelettes qui venaient mourir sur le bord. Elle ne comprenait pas qu'on puisse faire autant de bruit et de désordre devant un paysage d'une telle beauté.

Le repas fut étrangement calme. Encore barbouillée par la traversée, Anne toucha à peine son poisson. Nils quant à lui but plus qu'il ne mangea. Et malgré ses multiples efforts Eva ne réussit pas à lancer une conversation. Lasse, elle prétexta un rendez-vous au bout de l'île et disparut après les cafés.

Nils paya l'addition et sortit fumer une cigarette dans la lumière éblouissante. Il protégea ses yeux d'un revers de

main pour mieux voir le plateau aride qui dominait le bourg comme s'il y cherchait quelque chose. Anne le vit se pincer l'arête du nez entre le pouce et l'index et soudainement sautiller d'un trottoir à l'autre en jouant avec son ombre. Excité par l'alcool, il se mit à bourdonner autour d'elle de façon insupportable, insistant pour qu'elle vienne avec lui gravir le sentier qui menait à la chapelle Notre Dame du Calvaire.

« Allez, viens ! Il paraît que de là-haut la vue est incroyable. Ne pas faire le chemin de croix est un péché. C'est comme s'abstenir de saluer un phare au bout d'une jetée. Absolument inconcevable ! »

Malgré ses arguments Anne refusa de le suivre.

« Nils, au cas où tu aurais oublié, on joue la première de " Télumée "¹ dans deux jours. J'ai encore quelques détails à peaufiner. Mais il n'y a pas de problème : va faire ta grimpe si ça te chante. On se revoit plus tard. »

Anne sentit son nez en trompette s'allonger : elle n'avait pas à retoucher sa pièce. Mais Nils l'insupportait. Il ne comprenait rien. Au lieu de lui imposer une marche de forçat en plein après-midi, il aurait pu s'allonger à ses côtés sous les palmes paisibles des cocotiers de la plage. Elle aurait pris plaisir à voir le sable s'écouler entre ses doigts tandis qu'il lui récitait des poèmes. Désabusée, elle ne le retint pas.

Parti sans chaussure, sans eau et sans chapeau, Nils s'attaqua au plateau et à ses 200 mètres de dénivelé. Sous un

1 " Pluie et vent sur Télumée Miracle " de Simone Schwarz-Bart aux Éditions du Seuil 1972

soleil écrasant il égraina tel un chapelet, les croix blanches du calvaire. Le sentier qui serpentait entre agaves et cactus lui brûla rapidement les yeux, la plante des pieds et le cerveau, mais il refusa de faire demi-tour. C'est donc dans un songe qu'il effectua la montée et c'est à moitié sonné par l'effort et la chaleur qu'il atteignit péniblement son objectif.

Arrivé à la table d'orientation Nils fit une pause. Quel dommage qu'Anne ne soit pas à ses côtés ! Le panorama était fantastique. La vue depuis le parapet s'étendait à l'infini du côté sud. Impossible de distinguer l'horizon. Le ciel avalait la courbe de la terre faisant douter de sa rondeur. Sur la droite marquant l'extrémité de l'archipel, la Pointe des Châteaux émergeait de la brume. L'éperon rocheux d'un blanc étincelant fendait l'océan avant de s'adoucir au niveau des salines. Plus loin la côte s'étirait vers le nord, enserrée par la barrière de corail.

Blanche et bleue, presque grecque, la chapelle Notre-Dame du Calvaire adossée au plateau défiait les vertiges. Nils pénétra avec précaution dans la fraîche pénombre du lieu saint. Il s'assit sur une tablette à claies. À ses pieds dans un panier d'osier, s'embrassaient un Roi Mage en plâtre et une poupée créole, des roses en plastique et un Christ en fil de fer façon Giacometti qui crépitait avec des reflets bleutés. Dans une sorte de fer à cheval blanc se lisait l'inscription « Notre Dame priez pour nous qui venons vous solliciter. » Quelques bougies s'éternisaient sur l'autel. Le silence enveloppait le tout d'une tiédeur maternelle.

Comme un petit fantôme, Anne se faufila dans les pensées de Nils. Il la vit mordiller un crayon entre ses dents pour se concentrer sur son texte. Son visage était crispé et ses lèvres pincées. Nils était persuadé que cette pièce de théâtre sur laquelle elle s'acharnait depuis si longtemps lui

grignotait la cervelle. Son regard revint se fixer sur l'inscription qui invitait à la prière. Il en marmonna une, apprise de sa mère. Puis, il fit appel non pas à Jésus et ses apôtres mais à des souvenirs bien réels pour que la présence d'Anne emplisse la chapelle.

L'ombre indécise de la jeune femme dansa tout d'abord dans l'obscurité avant d'être projetée sur le mur à la manière d'un film muet. Nils la caressa craignant de la perdre. Puis il posa la main sur la soie de son ventre, marquant de petits cercles confidentiels la délimitation de son nombril. Anne ronronnait. La vie et ce qui ressemblait à de l'extrait de bonheur tenaient dans la paume écartée de Nils. Il sentit une douce mélodie monter de son cœur. Elle soufflait un chant parfumé par la senteur des frangipaniers. Puis la pellicule s'emballa, tourna un instant à vide, traçant des griffures verticales mouchetées de petits points noirs. Des lattes de volet roulant s'arrachèrent et se fracassèrent contre le plâtre du mur dans un bruit strident.

Couché sur le froid carrelage de la chapelle Nils reprit ses esprits au moment où le soleil disparaissait dans un flamboiement irréel. Son retour s'apparenta à une descente aux enfers. Chaque pas était un supplice. Sans le savoir, Nils venait de frôler l'insolation.

Cric crac, cric crac... Nils se balançait en fumant dans le hamac accroché sous la terrasse d'Eva. À chaque impulsion il faisait grincer la balustrade. Dans la pénombre il devinait l'océan qui terminait sa course avec fracas sur la plage du cimetière. L'anticipation de son retour le tracassait. Trop de choses à organiser. Boucler son sac sans oublier les bocaux de cajous qu'il avait promis à sa mère, vérifier l'installation

de ses tableaux à la bibliothèque, attraper à temps la seule navette qui partait de l'île, puis une fois arrivé à Saint-François exiger son dû à cet enfoiré de Loucho. Anne de son côté n'avait évidemment pas ce genre de préoccupations. Sa mère la récupérait à la descente du bateau pour l'emmener chez Émilie et c'était là qu'ils se séparaient. Une fois de plus.

Nils ralentit le rythme du hamac pour mieux entendre les voix qui provenaient du jardin. Il distingua celle d'Eva aussi grave et sensuelle qu'une complainte de jazz échappée d'un cabaret enfumé. Elle parlait de lui, de guitare, de baignade et de poissons grillés. Décidément, l'horloge interne d'Eva était grippée. Peut-être même arrêtée depuis des années. L'idée qu'elle vivait dans la nostalgie d'un passé révolu attrista Nils. Il se leva, écrasa sa cigarette sur le ciment et fit irruption dans le jardin en clignant des yeux.

Une guirlande de calebasses éclairait sobrement une table en bois autour de laquelle se tenaient Anne et Sandro. L'apparition de Nils dans le cercle de lumière n'interrompt pas le show d'Eva qui sans se soucier de l'attention de son public s'était lancée dans un monologue interminable, ne s'interrompant que pour lécher le sucre de son punch et se passer la langue sur les lèvres. Pour l'heure elle étalait un sirop bien épais sur la tartine de ses souvenirs. Sans surprise, les quelques moments passés avec Nils avaient pris des allures de contes de fées pétillants. La vérité débitée en tranches bien nettes n'ayant jamais intéressé Eva, elle agrémentait sa fable de sous-entendus équivoques qui laissaient le champ libre à tous les imaginables. Mettant Nils au défi de la contredire elle le fixa avec un sourire canaille. Il connaissait ce petit jeu. Après tout Eva était ainsi, possessive à l'extrême. Pareille à une chatte jalouse qui

refuse de lâcher la souris qu'elle tient entre ses griffes. Ce n'était pas ce soir que Nils allait la changer. Il n'en avait d'ailleurs ni la force ni l'envie. En signe d'allégeance, il baissa les bras et inclina la tête. Elle savait qu'il savait. Il savait qu'elle savait. Alors pour lui donner le change et peut-être aussi pour narguer Anne, il entra dans son jeu. À son tour il fixa Eva avec un sourire équivoque et les imaginables devinrent possibles.

À l'autre bout de la table, Anne tassée dans sa chaise s'étranglait comme un furet pris au collet. Comment pouvait-elle subir une telle humiliation en public, se sentir si détestable ? Son désarroi déchira son expression. Ses yeux s'affolèrent. Puis tout s'accéléra. Elle sentit le sol s'effondrer sous ses pieds avant de partir en arrière. Dans sa chute elle renversa son jus de fruit sur sa jolie robe blanche. Eva éclata de rire.

Nils, englué dans son rhum et ses coups de soleil mit un temps fou à réagir. Il finit tout de même par sortir de sa torpeur et aider Anne à se relever. Il bredouilla quelques banalités tout en se moquant de la fragilité de la jeune femme tandis que Sandro ramassait sa chaise. Pendant une éternité, chacun se dévisagea sans mot dire. Puis les comédiens se sentant ridicules, la pièce de théâtre qu'ils jouaient perdit peu à peu son intensité. Finalement Eva reprit ses airs de duchesse pour déclarer qu'on pouvait passer à table. Dans un geste grandiloquent, elle tendit une robe madras à Anne que celle-ci refusa sèchement.

« Je n'ai jamais aimé le madras »

Vers la fin du repas, Nils raconta son ascension vers la chapelle. De fil en aiguille on en vint à parler de marche, de sentiers et de rivières. Sandro n'aimait pas les montagnes qu'il trouvait beaucoup plus dangereuses que la mer. Pour prouver ses dires, il se leva précipitamment, traversa la rue et s'engouffra dans la maison d'en face. Il en revint quelques minutes plus tard, une dizaine de journaux sous le bras.

« Ma femme Carmel conserve tout. »

Il étala les quotidiens sur la table et les feuilleta rapidement.

« Ah ! Voilà ! Ça date du mois dernier. Le reportage détaille la mésaventure d'un couple d'Allemands qui s'est perdu dans le parc national.

— Ils sont morts ? » s'inquiéta Anne.

« Non pas du tout mais ils ont eu de la chance. Les secours les ont retrouvés juste avant la nuit et les ont ramenés à leur hôtel. »

Eva soupira.

« Ton journal n'avait rien à se mettre sous la dent. C'est un non-événement.

— Je ne suis pas d'accord. Sandro a raison, la montagne c'est dangereux. Même pour des gens expérimentés.

— Qu'est-ce que tu en sais ? » demanda Nils. « Tu ne randonnes jamais. Tu n'as même pas voulu venir avec moi cet après-midi.

— J'en sais que j'ai été témoin d'une histoire du même genre. Et qui s'est mal finie »

Eva se délectait de la tournure que prenaient les événements. On sortait enfin des platitudes conventionnelles. Sandro à la manière d'un enfant, insista

pour qu'Anne témoigne de son expérience. Elle accepta volontiers prenant un malin plaisir à clouer le bec de Nils.

« Il y a quelques années j'ai effectué une mission en Dominique. Un couple de randonneurs français séjournait non loin du bureau de l'association de sauvegarde de l'environnement avec qui je travaillais. On se croisait souvent.

— Et alors ?

— Tais-toi Sandro ! Vas-y Anne, continue.

— Ils avaient pour objectif de remonter la White River, le plus grand cours d'eau de l'île. Il avait beaucoup plu durant la saison humide, le balisage avait disparu et on les avait prévenus qu'ils devraient fréquemment quitter le lit de la rivière pour contourner les éboulis de troncs, de feuillages et de roches en équilibre précaire qui obstruaient le fond de la vallée.

— Ça, c'est vraiment ce qu'il y a de plus dangereux. Si ça cède t'es mort.

— Laisse-la parler Sandro, on va perdre le fil.

— C'est ce qui s'est passé. Fatigué d'effectuer un énième détour l'homme a escaladé un effondrement végétal qui barrait la rivière. Il a glissé dans les branchages et fait dégringoler un amas de boue et de roches sur lui.

— Ça l'a tué sur le coup ?

— Non c'est ça le pire. Il était juste coincé sous l'éboulis. Mais il n'arrivait pas à dégager ses jambes et malgré ses efforts, il se noyait lentement.

— Mais c'est horrible !

— Oui Eva, c'est horrible, car il était parfaitement conscient de ce qui lui arrivait.

— Mais sa femme n'a pas réussi à le sortir de là ?

— Elle a maintenu sa tête hors de l'eau tant qu'elle pouvait. Jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir violemment et que le barrage cède. Tous deux ont alors été emportés par la crue. »

Eva et Sandro restèrent bouche bée, anéantis par ce drame qui ne les concernait pourtant pas. Nils, de son côté prit un air sceptique.

« Et après ? » osa Sandro.

« Après ? Dès que la pluie a cessé et que la décrue s'est amorcée, les habitants du village et les encadrants de notre association ont tenté des reconnaissances pour retrouver le couple. Ils ont fini par localiser la dépouille de l'homme et l'ont remontée à l'aide de treuils improvisés avec des lianes. Il était à moitié déchiqueté. Et...

— Comment tu connais tous ces détails ? » la coupa Nils dans un grognement bestial.

Sa brusque intervention pulvérisa l'écran. Encore étourdis, Sandro et Eva sortirent progressivement de leur film intérieur, perdirent les images, les décors et les personnages comme lorsqu'on s'éveille et que l'on tente de raccrocher un rêve. Il ne leur restait que l'impression d'avoir échappé à la noyade ou du moins à quelque chose d'horrible.

« Pourquoi tu ne me crois jamais, Nils ?

— La rivière qui déborde, l'homme coincé sous des branches et la femme qui le soutient jusqu'à la mort. Il me semble avoir déjà entendu cette histoire. En Martinique, je crois.

— Mais ça peut arriver, Nils. Non ? Tu ne crois pas ? » hésita Eva, qui s'était laissée entraîner par le récit d'Anne et qui avait maintenant l'impression qu'elle lui avait joué un sale tour.

« Mais non ! C'est une légende urbaine. Identique à celle du voilier. Vous ne connaissez pas cette histoire ? Beau temps, belle mer, pas de vent, pas de houle, le bateau s'arrête au large et tous les passagers se jettent à l'eau pour se baigner. Et bien sûr, ils s'aperçoivent trop tard qu'ils ne peuvent pas remonter à bord. Alors, ils se noient tous en grimpant les uns sur les autres et on retrouve la coque balafrée de griffures.

— C'est possible non ?

— Enfin Eva ! C'est le genre de foutaises qu'on raconte aux quatre coins du monde. C'est complètement ridicule ! »

Eva, sourde à ses objections poursuivit son idée.

« On m'a raconté une aventure de ce genre, ici même sur l'île. Ça ne te dit rien Sandro ? Des pêcheurs qui s'étaient retournés avec leur canot ? »

Anne se retira discrètement. Il était temps que se termine cette journée insupportable. Elle se glissa sans bruit dans le hamac qui sentait encore la sueur de Nils. Sandro tira la bouteille de rhum vieux et se resservit un punch. Il allait parler mais Eva le devança.

— Tu devrais rentrer chez toi, Sandro. »

Anne se balançait dans le hamac en caressant son ventre. Du jardin lui provenait la voix terriblement sensuelle d'Eva qui parlait de camping avec Nils. Anne consulta son téléphone. Il n'était pas si tard. Elle envoya un message à Émilie : " *Fuck* ". Puis elle rajouta : " N'oublie pas que je dors chez toi demain soir ".

Au milieu de la nuit un drôle de bruit la réveilla. Elle ouvrit les yeux sans bouger de son hamac. Nils était

agenouillé sur le ciment juste à côté d'elle. Il écrivait de façon automatique sur une feuille qu'il froissa en boule une fois qu'il eut terminé. Dans un demi-sommeil, elle le vit se lever et retourner dans le jardin puis elle se rendormit.

ANNE

Anne se leva la première. Il faisait encore nuit, mais on sentait l'aube prête à se dégager de l'horizon. En s'extirpant du hamac elle marcha sur la boule de papier abandonnée par Nils. Elle frissonna en se rappelant la scène qu'elle avait tout d'abord prise pour un rêve puis elle se baissa et ramassa le bout de papier avec l'intention de le lire plus tard. Dans l'obscurité, elle distingua les reliefs de la veille, les bouteilles de rhum vides et les chaises renversées. Elle se demanda un instant si Never dormait dans la chambre d'Eva avant de le découvrir couché en chien de fusil sur un canapé. Il ronflait paisiblement. Anne pensa s'allonger à ses côtés pour le prendre dans ses bras, mais elle se retint. Quelque chose s'était définitivement brisé entre eux. Alors pourquoi tous ces simulacres ? Elle chercha son sac, le trouva dans la cuisine et descendit vers le port. À la lumière d'un réverbère elle défroissa la feuille griffonnée par Nils. L'écriture hachurée était à peine lisible. Anne déchiffra les mots lentement à la manière des enfants qui apprennent à lire :

J'ai repéré un animal soyeux capable de s'étirer à la façon d'un chat sortant d'un long sommeil. Enfanté par les dieux malfaisants des planètes obscures, ceux qui siègent à droite dans les temples indiens, ceux que l'on implore pour qu'ils restent tranquilles, il s'est infiltré dans la nuit pour effacer les souvenirs heureux qu'il me restait. Je l'ai vu griffer le papier fragile où j'avais calligraphié mes poèmes. « Voilà le début de la déchirure » m'a-t-il craché à la figure. Alors la tache noire s'est étalée sur le papier fibre par fibre pour engloûtir l'amour du monde.

Anne s'appuya contre le réverbère. Elle vérifia que personne ne la regardait avant de déchirer méthodiquement la feuille en petits morceaux et la jeter dans le caniveau.

Un peu en retrait du quai où se balançait la navette, une terrasse de tôles abritait des tables en bois sur lesquelles étaient retournées des chaises. Certainement un restaurant en sommeil. Anne allait s'y asseoir lorsqu'elle vit un grand gaillard s'approcher torse nu. Une peur viscérale de femelle vulnérable s'empara de tout son être. Se sentant prise au piège, elle chercha fébrilement une échappatoire. Après avoir émis toutes sortes de suppositions sur sa vitesse de course et sa capacité à hurler elle recula lentement sans quitter le géant des yeux. Peut-être ne l'avait-il pas encore vue ? Sans se soucier de la jeune femme, l'homme ouvrit la porte du réduit qui servait de cuisine et alluma un néon qui clignota plusieurs fois avant d'éclairer la salle. Les craintes d'Anne se dissipèrent aussitôt. C'était certes très étrange de se retrouver sous une terrasse déserte face à un colosse noir qu'elle ne connaissait pas mais la situation ne paraissait pas dangereuse pour autant. À présent persuadée qu'il s'agissait du patron, elle s'avança vers l'inconnu et lui demanda s'il n'était pas trop tôt pour avoir un café.

Le géant noir s'appelait Henri et c'était effectivement le patron. Il enfila rapidement un T-shirt en filet blanc par-dessus son short kaki et vissa une casquette de milicien cubain sur son crâne rasé avant de mettre de l'eau à chauffer. Anna avait envie de parler. Elle s'assit au comptoir sur un tabouret. De son perchoir, elle pouvait suivre les mouvements d'Henri. Ce dernier essuya quelques verres et passa un vague coup d'éponge sur le comptoir, mais il fut vite évident qu'il n'avait rien d'autre à faire. Anne se demanda pourquoi il venait si tôt, presque en pleine nuit

alors qu'il n'y avait aucun client. Henri devinant sa question alluma une cigarette, en proposa une à Anne qui refusa puis lâcha simplement :

« J'aime ça, venir quand il n'y a personne. J'écoute la mer et je me conditionne. Derrière mon bar, je monte en vapeur tranquillement. Une fois chauffé, je peux affronter mes clients et leurs histoires sans que ça me touche. »

Anne était toujours épatée par la galerie de portraits qu'on pouvait découvrir sur l'archipel. Au moindre coin de rue, de boutique, à la Poste, sur le port, partout les gens étaient singuliers. Pas forcément beaux ou sympathiques mais singuliers. Le rouleau compresseur de l'uniformité n'avait pas encore écrabouillé toute la population et des gens tels qu'Henri pouvaient exploser de sincérité non-feinte. Bref, le taulier avait une gueule et Anne l'aurait bien vu jouer dans sa pièce avec Télumée. Le sentant intéressé, elle lui parla de son travail.

En dépit de la mise en veille des répétitions due au cyclone, Anne la chorégraphe et Émilie la comédienne avaient adapté pour le théâtre le roman de Simone Schwarz-Bart. De l'histoire de la petite négresse à la beauté légendaire, elles n'avaient gardé que les extraits qui leur paraissaient signifiants et actuels. Les deux jeunes femmes avaient opté pour une forme de plateau osée où Émilie jouait seule le rôle de Télumée, enfant, femme et aïeule dans un décor minimaliste. Les personnages qui l'accompagnaient sur scène, la Reine sans nom, Eli, Victoire, Ambroise et tous les autres n'étaient donc pas physiquement présents mais étaient incarnés par son jeu de comédienne. Son interprétation originale suffisait à les rendre vivants et par là même, visibles du public. En creux se devinaient les problématiques de la société antillaise. Ça sentait le rhum, la